

ENCYCLOPÉDIE MODERNE.

TOME DEUXIÈME.

Algérie. — Anatomie.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N^o 56.

À

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS,

DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE:

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE ET AUGMENTÉE DE PRÈS DU DOUBLE.

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LÉON RENIER,

SECRÉTAIRE TRÉSORIER DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.

—•—

Tomе Deuxième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRINEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLVIII.

ENCYCLOPÉDIE

MODERNE

OU

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

A

ALGÉRIE. (*Histoire.*) S'il faut en croire Salluste, qui avait été gouverneur de la Numidie, et qui s'appuyait sur des traditions populaires et sur les livres du roi numide Hiempsal, toute la contrée connue maintenant sous le nom général de Barbarie, et par conséquent l'Algérie, eut pour premiers habitants les *Gétules* et les *Libyens*, peuples sauvages, vivant sans lois, sans gouvernement, se nourrissant de la chair des bêtes fauves et de l'herbe des champs, se reposant là où la nuit les surprenait.

« A la mort d'Hercule, qui périt en Espagne, selon l'opinion répandue en Afrique, son armée, composée d'hommes de toutes les nations, se trouva sans chef; aussi ne tarda-t-elle pas à se disperser. Parmi les peuples qui la composaient, les Mèdes, les Perses et les Arméniens, passèrent en Afrique et vinrent s'établir sur les côtes de la Méditerranée. Les Perses s'approchèrent davantage de l'Océan; ils se firent des cabanes avec leurs vaisseaux renversés; se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et comme, dans leurs fréquentes excursions, ils avaient changé souvent de demeures, ils se donnèrent à eux-mêmes le nom de *Numides*. Encore aujourd'hui, les habitations des paysans numides, appelées *Mapales*, ressemblent assez, par leur forme oblongue et leurs toits cintrés, à des carènes de vaisseaux.

« Aux Mèdes et aux Arméniens se joignirent les Libyens, peuple plus voisin de la mer d'Afrique que les Gétules, qui étaient plus près du soleil et de la région de feu. Ils ne tardèrent pas à bâtir des villes; car n'étant séparés de l'Espagne que par un détroit, ils purent établir avec ce pays un commerce d'échange. Les Libyens altèrent peu à peu le nom de Mèdes, et, dans leur dialecte barbare, les appelaient *Maurus*.

« Les Perses furent ceux dont la puissance prit le plus rapide accroissement; bientôt l'excès de leur population força les jeunes gens de se séparer de leurs pères et d'aller occuper, près de Carthage, le pays qui porte aujourd'hui le nom de Numidie.

« Dans la suite les Phéniciens, les uns pour délivrer leur pays d'un surcroît de population, les autres, dans des vues ambitieuses, engagèrent à s'expatrier la multitude indigente et quelques hommes avides de nouveautés; ils fondèrent sur la côte maritime, Hippone, Hadrumète et Leptis, et ces villes, bientôt florissantes, devinrent l'appui ou la gloire de la patrie. Pour ce qui est de Carthage, j'aime mieux n'en pas parler que d'en dire trop peu (1). »

Sans discuter le plus ou le moins de vraisemblance de ces traditions, dont Salluste lui-même déclare ne vouloir pas accepter la responsabilité (2), nous en rapporterons une autre qui nous a été conservée par Procope. Suivant cet historien, à l'époque de l'invasion de la Palestine par Jésus (Josué), fils de Navé, tous les peuples qui habitaient la région maritime, depuis Sidon jusqu'aux frontières de l'Égypte, et qui obéissaient à un seul roi, les Gergéséens, les Jébuséens, et les autres tribus nommées par les livres des Hébreux, abandonnèrent leur patrie pour échapper au glaive exterminateur des Israélites, traversèrent l'Égypte, allèrent s'établir en Afrique, dont ils occupèrent toute la côte septentrionale jusqu'aux colonnes d'Hercule, et fondèrent dans cette contrée un grand nombre de villes, dans lesquelles la langue phénicienne était encore en usage de son temps, au sixième siècle de l'ère

(1) Salluste, *Jugurth.* c. 18.

(2) *Cæterum*, dit-il, *stiles ejus rei penes auctores erit.*

chrétienne. « Ces émigrés, ajoute-t-il, ont construit un château fort à l'endroit où s'élève maintenant la ville de *Tigisis*. Là, près d'une source très-abondante, sont deux stèles de marbre blanc, portant une inscription en lettres phéniciennes, qui signifie : « *Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus, fils de Navé* (1). » Suidas rapporte la même tradition et mentionne également ces inscriptions (2).

Quoi qu'il en soit, à l'époque où les émigrés de Tyr élevèrent, non loin des lieux qu'occupe aujourd'hui Tunis, les murs de la ville qui devait balancer la fortune de Rome, toute la contrée qui porte aujourd'hui le nom d'Algérie était occupée par les Numides, qui avaient pour voisins, à l'ouest des *Maures*, à l'est des *Libyens*, au sud des *Gétules*.

Carthage devint riche et puissante; mais sa domination en Afrique ne fut ni aussi étendue ni aussi incontestée qu'on le croit généralement. Au commencement de la seconde guerre punique, c'est-à-dire au temps de sa plus grande splendeur, elle occupait, il est vrai, toutes les côtes d'Afrique depuis la petite Syrte (golfe de Cabès) jusqu'aux colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar); mais comme elle visait à la domination des mers et non à celle du continent, elle se bornait à la possession des côtes, laissant aux Numides l'intérieur des terres, et se bornant à leur imposer des tributs et à recruter chez eux des soldats, qui tournaient souvent contre elle les armes qu'elle leur avait données.

La domination des Carthaginois avait déjà plusieurs siècles de durée, lorsqu'ils se rencontrèrent en Sicile avec les Romains (266 avant J. C.). La lutte s'engagea aussitôt entre les deux peuples; on sait qu'elle se termina par la ruine de Carthage (146 avant J. C.).

Les Romains, après s'être emparés des domaines de Carthage, conquièrent sur Jugurtha toute la Numidie, mais sans la conserver d'abord : ils en donnèrent la plus belle part au roi de Mauritanie Bocchus, qui les avait aidés à détruire leur ennemi, et ils laissèrent

(1) Procope, *Vandal.* II, 10.

(2) Au mot *Καυαίν*. Ces témoignages si formels ont pourtant trouvé des contradicteurs. Gibbon admet l'existence des stèles, mais il doute des inscriptions; Mannert regarde la tradition elle-même comme absurde, et cherche à réfuter le passage entier de Procope. La commission nommée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour s'occuper de recherches sur la géographie ancienne du nord de l'Afrique, en a pensé autrement. « Certes, dit-elle dans son rapport « publié en 1835, l'espérance de retrouver des stèles « aussi curieuses pour l'histoire, et qui sont indiquées « avec tant de précision par un auteur véridique, par « un témoin oculaire, mérite qu'on dirige des explo- « rations et des fouilles entre l'Ambrasa (Tezzout) « et Tamugadis, où était placée l'ancienne Tigisis. »

le reste à un prince indigène; puis ils enlevèrent à Juba cette nouvelle Numidie, fraction de l'ancienne, et l'abandonnèrent à un autre Juba, jusqu'à ce que, les États du roi maure leur étant aussi échus, ils en investirent le second Juba, en lui reprenant la nouvelle Numidie. Enfin, quatre-vingts ans après, la Mauritanie fut reprise à son tour pour former deux nouvelles provinces, dont la plus orientale, appelée Mauritanie Césarienne, était précisément la fraction occidentale naguère démembrée de l'ancienne Numidie. L'Algérie actuelle, alors représentée par la nouvelle Numidie et la Mauritanie Césarienne réunies, se trouvait constituer deux provinces subordonnées à un centre placé au dehors d'elles; ce centre était Carthage, relevée par les Gracques, embellie par Auguste, et devenue chef-lieu d'une province gouvernée par un proconsul. La Numidie et la Byzacène, toutes deux limitrophes de la province carthaginoise, étaient gouvernées l'une et l'autre par des consulaires; et, pour compléter la symétrie, les Mauritanies Césarienne et Siftienne, qui suivaient la Numidie, et la Tripolitaine qui suivait la Byzacène, avaient chacune un de ces commandants du second ordre qu'on appelait présidents. Les territoires les plus éloignés appartenaient à d'autres centres : la Tingitane était liée aux destinées de l'Espagne, comme la Cyrénaïque aux destinées de l'Égypte.

La province d'Afrique (c'est ainsi que se nommait l'ensemble des possessions romaines dans cette partie du monde), presque tout entière entre les mains des propriétaires romains (1), était, sous les empereurs, le grenier de Rome, et de l'Italie devenue le jardin de Rome. Aussi les empereurs donnèrent-ils tous leurs soins à en assurer la tranquillité. Elle ne fut pas toujours tranquille cependant; les exactions des gouverneurs y provoquèrent souvent des révoltes, et sous Tibère, le soulèvement des populations indigènes, guidées par Tacfarinas, faillit compromettre sérieusement la puissance romaine.

Cependant, au moment où l'Empire d'Occident s'écroulait de toutes parts, l'Afrique était plus Romaine que l'Italie; les noms les plus éclatants de la littérature latine, dans les derniers temps, lui appartenaient : citons entre autres, Apulée, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, saint Augustin. Les arts n'y étaient pas moins cultivés que les lettres : de tous côtés s'élevaient des villes, des monuments, dont les ruines

(1) On lit dans Pline, que six propriétaires possédaient, à eux seuls, la moitié de l'Afrique, quand Néron les fit mourir. Sous Vespasien, il y avait dans la Mauritanie Césarienne (province d'Alger) treize colonies romaines, et douze dans la Numidie (province de Constantine).